

ÉCOUMÈNE

Au milieu des bois

C'est entre les dalles de pierres et les espèces de gazon colonisé qui donnaient à la couleur verte une allure artificielle qu'Anouk avait grandi. Sa famille possédait un bungalow modeste près de la rivière qui traversait la ville. Elle était venue au monde avec, innée dans son cœur, un profond amour pour les chevaux et les grands espaces qui les accompagnaient. Comme si son âme aurait dû naître un siècle plus tôt, et s'était réveillée dans un monde où les équidés n'étaient plus le moyen de transport de prédilection, elle avait passé sa vie à les chercher partout, sans savoir pourquoi. Ils n'existaient que loin d'elle, où il semblait y avoir assez d'espace pour contenir leur présence, là où l'on pouvait posséder des animaux. C'est là qu'elle avait toujours voulu déménager, au grand désarroi de sa matriarche qui considérait le désir anodin de sa fille pour la campagne comme un affront direct à la situation de leur classe sociale. Parce que pour elle, les grands espaces, dont Anouk faisait mention, n'étaient rien de plus que des géantes transactions immobilières, et que les bêtes qu'ils contenaient ne signifiaient pas autre chose que des possessions matérielles.

Anouk avait grandi en entendant les mots de sa mère lui répéter : « Tu vas devoir marier un riche fermier si tu veux réaliser tes rêves de chevaux. ». C'était sa prophétie, celle d'une femme à qui l'on n'accorde pas le droit de réaliser ces propres ambitions.

Malgré tout, elle ne ressentit jamais d'attirance pour lesdits enfants de fermiers riches dont sa mère lui avait raconté l'existence. Ils ne semblaient pas vouloir croiser son chemin. Plutôt, elle suivit son cœur et s'intéressa aux gens, comme elle, qui rêvaient de liberté et de simplicité. Elle avait tout un monde à découvrir aux détours des bars et des cafés de ville ; des parcs et des sentiers de randonnée. Rien ne l'empêcherait de continuer à rêver en passant le temps avec des amourettes de plaisirs.

C'est avec l'âme légère, dans cet état de passage à la vie adulte, qu'elle avait croisé le chemin d'un jeune homme qui allait changer sa vie. Ils s'étaient rencontrés à l'occasion d'un bal de quartier en haute-ville. La soirée avançait et l'orchestre jouait trop fort, on avait peine à s'entendre. Un grand gaillard légèrement pompette avait abordé la jeune femme. Pour qu'elle l'entende, il lui avait hurlé à la figure : « Moi, c'est CHARLES, comme le roi d'Angleterre ! ». Anouk qui était aussi en état d'ébriété avancé avait trouvé l'intervention tellement amusante qu'elle s'était étouffée de rire devant l'inconnu. Il lui avait, ensuite, demandé quel était son nom. En entendant sa réponse, il ne put s'empêcher d'échapper un petit rire nerveux à l'annonce du prénom qu'il trouvait si singulier. « Non, je te jure, Anouk c'est très beau, c'est le prénom le plus mignon que j'ai entendu de toute ma vie. », avait-il offert en guise d'excuse.

Le lendemain, après s'être quittés en échangeant leurs coordonnées, ils n'avaient, tous les deux, pas réussi à contenir l'envie de se revoir. C'est alors qu'ils commencèrent à réellement faire connaissance autour d'un café dans un pub au centre-ville. Charles rêvait de devenir un artiste, il étudiait au conservatoire des beaux-arts et habitait dans un appartement tout près. Anouk lui partagea son intérêt pour la littérature et son désir de faire des études en psychologie. Il tomba en amour pour cette fille ravissante au nom mignon et à l'allure mystérieuse de rêveuse désabusée. Puis, elle tomba pour l'homme sensible qu'il était à l'intérieur. Au cours des années, Anouk ne perdra jamais la première impression royale qu'elle avait eue de lui. Cependant, elle le re-surnomma intimement : *son roi de Norvège*, puisque ces longs cheveux blond-platine et sa taille imposante lui donnaient davantage l'air d'un prince scandinave que d'un monarque britannique, puis cela faisait honneur au célèbre poème de Nelligan :

« Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blonds ciels s'en sont allés. »
Émile Nelligan, « Soir d'hiver », Poésie¹

Elle n'avait jamais eu vent de l'histoire des terres quand elle avait choisi de l'aimer, pourtant la prophétie s'était réalisée sous ces yeux, à son insu. Un beau jour, elle et Charles lisaient au parc quand il lui demanda si elle voulait faire un voyage en voiture. Elle accepta sans connaître la destination. Il lui dit qu'il s'agissait d'une surprise et ils quittèrent la ville en direction des longues autoroutes de l'inconnu. Ils traversèrent montagnes, champs et rivières. À travers la fenêtre, leurs yeux goûtèrent à un morceau de l'infinie beauté du territoire québécois. Charles tint son secret jusqu'à la fin. Alors que la voiture s'enfonçait dans les montagnes et dans les denses forêts sauvages, il se prépara à prendre une sortie et informa sa copilote qu'ils allaient arrêter manger un morceau chez ses parents. C'était une surprise, en effet. Anouk ne rencontrait pas souvent de beaux-parents à l'improviste. Mais, s'ils ressemblaient à Charles, cela ne pouvait pas être une tragédie.

Cependant, les individus avec lesquels elle fit connaissance, dans la maison des montagnes, n'étaient pas du tout similaires à son protégé. La meilleure manière de décrire cette famille c'est de dire qu'elle était petite, mais qu'elle prenait beaucoup de place. Les rencontres officielles s'étaient faites dans le cadre de porte, avec le père, la mère et le frère aîné de Charles, qui était présent pour faire sa connaissance. Ce ne fut pas long, après les salutations, qu'on commençât à aborder la terre ou, plutôt, *les terres* comme ils les nommaient intimement.

Les parents de Charles avaient pris possession d'un héritage de plusieurs milliers d'hectares à la mort du grand-père. Nathalie, la mère de Charles, avait grandi sur ces terres, mais s'en était vite

¹ Émile Nelligan, « Soir d'hiver », Poésies, Montréal, Les Éditions du Boréal, coll. « Compact », 1996 [1904], p. 100.

enfui à 18 ans pour aller vivre en ville. Son père n'avait jamais valorisé l'effort des femmes dans le travail agricole et avait légué la ferme et les champs cultivés à ses grands frères. Pour Nathalie, il n'était resté que les bois et la forêt indomptée avec ces rivières sauvages qui faisaient s'écouler l'eau de pluie des montagnes, comme tant de potentiel insoupçonné, qu'ils n'avaient pas su exploiter en elle. Entre-temps, elle s'était mariée avec un militaire qu'elle avait rencontré lors de soirées mondaines. Ils s'étaient fiancés pour voyager ensemble en Europe. Son nom était Adélarde et, lui, il n'avait jamais eu la chance de connaître son père. Quand il eut terminé ses missions militaires, la famille mit au monde deux incroyables petits garçons : Gabriel et Charles. Les parents les avaient élevés dans les quartiers résidentiels à proximité des bases d'opérations. Les terres héritées étaient entrées en leur possession beaucoup plus tard, quand les enfants avaient quitté le foyer et qu'ils avaient pris leur retraite. Et c'est à ce moment qu'ils avaient fait bâtir la maison des montagnes pour y résider et y recevoir leur fils à l'occasion. Le couple avait choisi de vivre un quotidien tranquille et de s'investir mutuellement dans leurs passions distinctives, pour Nathalie : la botanique et la cuisine, pour Adélarde : la chasse.

Pour les frères, c'était un rêve qui se réalisait. Charles était passionné, tout comme sa petite amie, du calme des grands espaces et des miracles de la vie sous toutes ses formes. Lors de leurs différents séjours sur les terres de la famille, il avait initié Anouk à la mycologie et à la marche en forêt. Il connaissait toutes sortes de techniques pour se déplacer hors sentier et retrouver son chemin. Il se baignait nu dans les rivières et mangeait à la terre même. Quand ils venaient ici, tous les deux, ils oubliaient tout de leurs doubles identités d'artistes citadins, ils auraient aimé y rester, si tout le reste n'avait pas été si compliqué.

Pour Gabriel, c'était un autre genre de rêve qui se réalisait dans la nature. Si Charles était l'antithèse de ses parents, son frère était l'enfant prodige. Il avait toujours travaillé très fort pour son argent et s'était taillé une place de choix dans les affaires. Sa personnalité faisait de lui un féroce gestionnaire et un entrepreneur de qualité. Il était prospecteur immobilier et banquier à ces heures.

Son loisir principal était d'accompagner Adélarde à la chasse sur leurs terres. Là où Charles récoltait les champignons, les deux hommes veillaient patiemment, dans leurs caches, le moment d'abattre le gibier qui sommeillait dans les bois. Ce fameux gibier c'était la preuve ultime du fait qu'ils aimaient la forêt et qu'ils en prenaient soin. Pour être certains de ne pas l'oublier, sur toutes les surfaces murales disponibles, étaient affichés les panaches d'originaux et de chevreuils comme des trophées. Sauf qu'Anouk découvrit tranquillement, qu'ils tiraient, en réalité, sur presque tout ce qui bougeait dans la forêt. Seulement, les autres bêtes n'étaient pas dignes d'être affichées comme trophées sur les murs. Perdrix, mouffettes, marmottes, écureuils, renards, et spécialement les castors, emblème du territoire nord-américain et gardien des cours d'eau, tous étaient à un regard près d'être abattus par le père ou le fils qui avaient toujours leurs fusils chargés, à portée de main, prêts à exterminer toute la vermine qui habitait leurs terres.

Adélarde vivait sous une constante vigilance. Il avait hérité de ce comportement à cause de ses années de service dans les forces armées et il l'avait ramené au milieu de la forêt. Pour lui, l'identification des menaces se faisait de manière quasi automatique, tout ce qui nuisait activement

à ses installations devait être éliminé. De là, la rage malade contre les castors qui détournait le lit des ruisseaux et inondait les chemins d'hommes. Il fallait les éliminer. Mais, ses ennemis n'étaient pas seulement organiquement présents sur le territoire, non, les pires ennemis étaient ceux de l'extérieur. Adélard, qui n'avait jamais vraiment possédé de territoire, mais qui avait passé sa vie à être envoyé à l'étranger pour protéger des frontières inconnues au nom du Canada, retirait beaucoup de fierté d'être enfin propriétaire de son propre bout de pays. En revanche, cela avait entraîné son lot d'insécurité. Il fallait qu'il protège sa forêt des autres, ceux qui seraient jaloux de ses ressources, ceux qui voudraient profiter de sa nature, ceux qui voudraient chasser son gibier à sa place, ceux qui voudraient entrer sans payer. C'est pourquoi l'entière des terres était érigée autour d'un système de lourdes barrières décorées aux pancartes « défense de passer », « terrain privé » ou « Chasseur à l'affut ». Le tout maintenu sous constante surveillance grâce à un système de caméras dissimulées pour ne pas être vues et dispersées un peu partout au milieu des bois. C'est ainsi, en combinant les restrictions et la surveillance continue, qu'Adélard pouvait dormir sur ces deux oreilles, sauf qu'il ne dormait pas. Victime d'insomnie, pendant toute sa vie adulte, c'est probable qu'il n'ait jamais dormi. La nuit, quand Anouk et Charles étaient à la maison, ils pouvaient entendre le bruit de ses pas, au-dessus de leur tête, faire la ronde, aux petites heures du matin, alors que le vieil homme scrutait l'obscurité à la recherche du danger.

À table, on ne parlait que d'argent, c'est d'ailleurs de cette manière qu'on avait abordé les terres, la première fois, devant Anouk. « C'est beaucoup d'argent », lui avait-on dit, pleins de fierté. Cela lui rappelait des échos des discours de son enfance. Pour eux, comme pour sa mère, la propriété était une histoire de transactions. Une fois les papiers signés, plus aucune question à se poser. Et en matière de transaction, Gabriel s'y connaissait, c'était son travail de les rédiger et de les effectuer, il était un expert en hypothèque et en la prise de possession immédiate. Il émanait de lui une odeur de papier brûlé comme s'il avait apposé la signature de trop sur un contrat qui avait pris possession de son âme, en promesse de propriétés matérielles.

Il y avait deux obstacles à la finalisation de la transaction qui officialiserait son droit de naissance sur les terres de la famille. Un d'eux était la mort imminente de ses parents, et l'autre, le plus pressant des deux : son frère. Son bon à rien de frère qui n'avait jamais été rien d'autre qu'un profiteuse. Un frère sans argent qui possédait pourtant une part égale à la sienne des droits de propriété sur les terres. Pour Gabriel, qui s'était épuisé au travail rigoureux de la bureaucratie toute sa vie, c'était le comble de l'injustice qu'on ne calcule pas la part de marché par le montant en capital. Si Charles avait seulement accès à ce que ses actifs lui permettaient d'acquérir, sa portion de territoire serait équivalente à l'espace de stationnement dans l'entrée de la maison des parents, parce qu'il ne possédait pas une *cenne*. Charles avait raconté à Anouk que, toute sa vie, son frère aîné s'était battu, contre lui, pour obtenir une part égale de tout ce que Charles n'avait jamais reçu de ses parents. Même avant que l'argent entre en compte, il fallait que tout soit distribué de façon égale et que, si Charles obtenait quoi que ce soit, l'équivalent soit offert au deuxième frère. Il en allait de même pour l'héritage jusqu'à preuve du contraire.

Quand elle et Charles se rendaient sur la terre, c'était pour connecter avec la nature, pour prendre des nouvelles de la forêt et des rivières qu'ils aimaient tant et pour témoigner de l'état de santé de l'écosystème. Mais, récemment, quand ils effectuaient le trajet dans les montagnes, ils n'avaient pas le temps de s'y retrouver seuls assez longtemps pour obtenir la paix d'esprit. Toujours, on s'empressait de les entraîner dans des conversations sur la division des terres, l'imposition des gains en capital sur les héritages, les prêts hypothécaires ou tout autre prétexte pour pointer du doigt le manque de ressources financières du jeune couple. L'intensité des discours ne cessait d'augmenter et cela rendait Anouk malade. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi ils ne pouvaient pas tous profiter de la nature sans aborder le thème de l'argent. Il n'y avait aucune raison apparente de presser ce type de conversation, les parents étaient en bonne santé et ils n'allaient pas mourir bientôt, mais c'était Gabriel qui fabriquait cette fausse urgence d'aborder le thème des transactions à chaque occasion qu'ils avaient de se réunir.

C'est Noël de cette année-là, que les événements prirent une tournure dramatique. Aux yeux de la jeune femme, la situation atteignit un point de non-retour. Charles et Anouk étaient descendus dans la forêt et ils avaient passé la veille du réveillon ensemble dans le petit chalet. Gabriel les avait informés qu'il irait faire un tour au sanctuaire plus tard dans la journée. Le sanctuaire était un sommet de montagne auquel on accédait à partir de sentiers l'autre côté de la rive où se trouvait le chalet. De là, on pouvait observer le panorama des différents sommets environnants et, très bas, on entendait les échos lointains du courant de la rivière qui passait en dessous.

Dans l'après-midi, les deux amoureux avaient décidé d'accomplir l'ascension de la montagne pour aller rejoindre le beau-frère. Ils marchèrent tranquillement, en silence, dans la neige, en guettant les traces de petites bêtes et les chants des moineaux, pour se rendre au sanctuaire où ils tombèrent sur Gabriel dans la plus fâcheuse position. L'homme était en pleine entreprise de destruction. Le 24 décembre, sous le plus beau soleil hivernal, Gabriel s'empressait de brûler des arbres. Au milieu du sanctuaire qui avait jadis été une modeste clairière, il avait organisé un géant tas de branches dont la combustion laissait s'échapper un gigantesque nuage de fumée du sommet de la montagne. Quand Anouk constata la scène, elle crut qu'il s'était mis à neiger, mais ce n'était pas de la neige. Des résidus de cendre déguisés en flocon se déposaient sur leurs jolis habits d'hiver et laissaient, au toucher, sur leur doigt, d'importantes traces de suie noire, on aurait dit du sang d'arbres. Sous leurs pieds, le sol n'était plus blanc. Leurs bottes s'enfonçaient maintenant dans une épaisse couche de braise couleur charbon. Le contraste entre la forêt qu'ils venaient de traverser et le paysage obscur dans lequel ils observaient Gabriel évolué était si choquant qu'il semblait être tiré d'un cauchemar. C'était presque comme si le beau-frère n'avait pas remarqué leur arrivée. Il était animé d'une rage inconnue et se dépêchait de récolter le plus possible de branches et de petits arbres en début de croissance qu'il arrachait du sol, de ses propres mains, pour les jeter dans le feu. Il voulait libérer la vue pour l'été. S'il faisait ça, maintenant, les arbres ne repousseraient pas à l'arrivée du printemps et il pourrait profiter d'un bel espace déboisé au milieu des bois.

En effet, la vue était belle, pensait Anouk, mais à travers l'écran de fumée, c'était difficile à dire. La chaleur était étouffante, à proximité du géant brasier ; il fallait s'éloigner des flammes pour respirer. De plus, il devenait si pénible de garder les yeux ouverts qu'elle se mit à pleurer des larmes acides. Pour être honnête, elle ignorait, sur le moment, si ses yeux coulaient à cause de la fumée qui lui piquait la rétine ou à cause du chagrin qu'elle ressentait pour cette forêt qu'elle aimait tant. Ça lui montait à la tête, les vapeurs de carbone et le profond sentiment d'injustice qui lui brisait le cœur. Qu'est-ce qu'elle avait fait, elle, la forêt, pour mériter un tel traitement le jour de Noël ?

Le soir même, dans le petit chalet, l'intensité de l'émotion n'était pas redescendue, elle s'installa, devant le poêle à bois, et écrivit sur des morceaux de papier les mots suivants à l'adresse de Charles, qui était assoupi tout près. Mais, elle ne lui accorda pas le temps de les lire. Elle les brûla, page par page, dans le feu de cheminée, dès lors qu'ils furent achevés d'être écrit. Puis, elle médita longuement sur sa colère en respirant l'odeur du papier qui brûle.

Pourquoi ?

Pourquoi ?

Pourquoi ... ?

Pourquoi est-ce qu'on doit détruire les arbres pour entrer dans les bois ?

Pourquoi est-ce que le feu signifie l'argent ?

Je me demande juste pourquoi

La nature appartient aux riches ?

Et si c'est vrai, pourquoi ne comprennent-ils pas ?

Quand elle crie par pitié

Quand elle pleure de martyr

Quand elle meurt pour de l'argent

Pourquoi prétendent-ils toujours l'écouter pour ne rien comprendre ?

Quand les cendres tombent du ciel en décembre

Sous mes yeux, comme de la neige.

Il ne fait plus assez froid

Mais, mon cœur gèle comme une pierre

Que, dans la rivière, je souhaiterais pouvoir jeter

Comme mon chagrin sous l'eau.

*Au milieu des bois
 Je pleure parce que je fais le souhait de ne pas être ici.
 Pour être témoins de sa destruction
 Quand lentement ils brûlent tout
 On dit qu'il faut garder ces ennemis proches
 Mais, qu'en est-il des arbres que l'on coupe ?*

*Les organismes vivants sur lesquels on réclame le droit de propriété
 Sont des âmes qui ont perdu leur maison.*

*Quand je viens ici, au milieu des bois.
 Je me sens comme si on m'avait vendu à cette terre de famille pour toujours,
 Et sous la lumière du jour, je n'aime pas ce que je vois.
 Ils ont tout organisé pour être détruit.
 Je me demande si j'ai ma place dans les cendres de cette destruction ?
 Je ne peux pas convaincre mon cœur d'aimer un territoire
 Qui n'existe que pour être exploité, exposé, saccagé,
 Aimé pour aucune autre raison.
 Que le désir de le voir être beau et pouvoir parler
 De combien d'argent il peut nous rapporter.*

*Au milieu des bois avec toi
 Je sais que nous sommes, tous les deux,
 Victimes de ces visions terribles.
 Et que s'il y avait une raison pour ma présence ici
 C'était pour t'aider
 À oublier et à pardonner
 Mais, c'est difficile de garder la tête froide
 Quand je ne ressens que la peur et le deuil
 Pour une chose qui n'est pas encore morte.*

*Les forêts enseignent des leçons individuelles
 Elle cherche à poursuivre
 Ceux qui se souviennent comment leur apporter la joie
 Elles aiment
 Le jeu et l'intensité ;
 L'absurdité et la spiritualité
 Elles sont diverties par les manifestations d'émotions dramatiques
 Comme chanter ou danser, comme les oiseaux le font*

*Autour du feu, comme l'homme l'a jadis fait
Les forêts aiment les visages humains
Quand ils arrêtent de prétendre pour eux-mêmes
Ça a toujours été une histoire d'amour entre eux.
La séduction, la trahison et toute la mélancolie entre les deux.
Seulement à l'homme, se soumettent-elles
Domestiquées comme tous les animaux
Qui trouvent refuge sous ses feuilles
Ce monde aussi est une conquête
Dans laquelle il est permis de tricher.*

*Mais ce ne sont pas les leçons que les forêts enseignent
Celles-là sont d'une nature magique
J'ai la croyance qu'elles s'ouvrent et se ferment
Comme des dialogues.
Quand on entre dans la conversation,
On réalise qu'elles ont besoin d'aide autant que nous.
On réalise qu'elles s'accrochent aux petits bouts d'espoirs
Que représentent un ou deux humains
Ouverts à les entendre.
C'est comme ça qu'on sait que la magie est rare
En écoutant la nature
Elle vous le dirait, comme je vous le dis
Comment c'est de sentir que sa valeur n'est pas libre
Qu'il n'y a rien de gratuit dans un monde capitaliste
Même pas la vie.
Et quand on l'écoute,
Sans relâche,
Ça fait mal au cœur,
La forêt continue de demander pourquoi ?
Et on doit lui répondre :
Encore et encore
C'est la nature humaine
Elle a eu le meilleur de nous
Et pour très cheap, à vrai dire,
Nous sommes nés dedans
Comme tous les arbres de chaque bois
Coupables de mourir trop vite ou de grandir trop lentement.*

*Je n'ai aucun pouvoir
 Antipathique à la superficialité
 De tout ce que je devrais ressentir
 En ce moment précis du temps
 Dans le milieu des bois
 Je sais seulement
 Que l'écosystème crée sa propre réalité autour de la nôtre
 Que la société n'est rien d'autre qu'une forêt d'arbres humains
 Mais, j'ignore pourquoi ?
 Il ne choisit pas de se sauver
 Que la forêt continue de crier
 Que mes larmes continuent de couler*

*À moins, que le but de vivre n'était jamais de survivre
 Peut-être, sommes-nous tous suicidaires
 Dans une réalité de notre propre création
 Ou peut-être, que la nature et l'homme
 S'aiment trop pour sacrifier leur union.
 Ils ont choisi de se rendre aveugles
 Et de laisser toute la forêt brûler
 Pour préserver leur cohabitation
 De la même manière que, malgré toute ma haine,
 Je n'ai pas le pouvoir de les arrêter
 De faire tomber la cendre comme la neige en décembre
 De mettre un prix sur chaque âme avant de les passer au feu*

*Au milieu des bois,
 Il y a seulement une fille qui essaie de prier pour faire disparaître
 La souffrance qui l'entoure au papier qu'elle brûle.
 En guise de contrat pour lier la destinée de son âme
 À celle de l'écoumène*

FIN

Nombre de mots : 3828

Présenté dans le cadre de l'appel de
 textes « écoumène » de Zone
 Occupé , le 02/05/2025

<https://zoneoccupee.com/appel-de-textes-et-docuvres-zo-29/>